

## Philippe Bardon

### La marque de naissance \*

Comment savoir par quel processus un petit être humain devient *parlêtre* ? Question qui serait moins prioritaire si tous les enfants entraient dans le langage. Or nous savons que ce n'est pas le cas. Tous naissent parmi des êtres parlants mais tous ne s'ouvrent pas au langage, quoique parmi ces derniers certains pourtant y réagissent.

Est-il possible d'accéder à ces prémices de la vie qui semblent à jamais effacées ou isolées derrière une infranchissable séparation ? Comté originaire perdu. Comment savoir ?

Pour aborder ce questionnement, je choisis d'en passer par la contribution que procure la lecture de l'un des ouvrages de la romancière Amélie Nothomb, *Métaphysique des tubes* <sup>1</sup>.

\*

Quoique la quatrième de couverture présente l'ouvrage comme une « autobiographie de zéro à trois ans », nous prendrons ici le parti de lire le récit comme l'histoire du personnage central créé par l'auteure, à savoir « le tube ».

Dès les premières pages, « le tube » est présenté comme organisme vivant qui ingère et digère la nourriture puis évacue les résidus. « Le tube », *alias* « Dieu », est assimilable à un absolu indifférencié <sup>2</sup> baignant dans la jouissance du vivant. Un organisme en somme, réel dans le réel du monde. À l'instar de Dieu <sup>3</sup>, « le tube » est.

#### Acte I

Deux années s'écoulaient avant que « le tube », autrement désigné « la plante » par la mère, manifeste soudainement un affect sans que quiconque sache pourquoi. Un jour, « le tube » entre dans un état de colère paroxysmique : « Une colère fabuleuse l'avait tiré de sa torpeur... »

Comment expliquer cette naissance postérieure de deux ans à l'accouchement ? [...] La seule chose qu'on puisse supposer était l'accident mental. Quelque chose était apparu dans son cerveau qui lui avait semblé insoutenable. En une seconde, la matière grise s'était mise en branle. Des influx nerveux avaient circulé en cette chair inerte. Son corps avait commencé à bouger <sup>4</sup>.

L'auteure explique cette colère. Elle rapporte que l'on déposait « le tube » dans son parc et qu'il s'y trouvait des jouets : « Peu à peu, un vif désagrément s'emparait de lui. Il s'apercevait que ces objets existaient en dehors de lui, sans avoir besoin de son règne. Cela lui déplaisait et il criait <sup>5</sup>. »

Un peu plus loin, elle continue à explorer les causes de cet affect : « Dieu » constate que ses proches utilisent un langage qui permet de nommer les choses. Or « Dieu » ne produit que des suites de sons sans cohérences. Et il trouve cette situation « humiliante et intolérable ». La colère s'empare de lui et il se met à hurler de rage. La mère, pour sa part, jugeant ce retard de langage anormal à l'âge de deux ans, pensait que le bébé était en colère parce que lui-même se rendait compte de son retard.

Faux, écrit la romancière. Dieu ne se trouvait absolument pas en retard. Qui dit retard dit comparaison. Dieu ne se comparait pas. Il sentait en lui un pouvoir gigantesque et s'offusquait de se découvrir incapable de l'exercer. Il ne doutait pas un instant de sa divinité et s'indignait que ces propres lèvres n'aient pas l'air au courant <sup>6</sup>.

Ce moment du récit est précieux.

D'abord, on peut se demander si, du fait de l'émergence de cette colère, il est justifié de continuer à représenter l'enfant par le signifiant « tube ». La colère ne relève-t-elle pas d'une activité cognitive déjà élaborée ? Dès lors, « tube » ne serait plus suffisant pour décrire l'état de ce petit être.

Mais ce n'est pas tout. On constate aussi que cet *infans* ne trouve pas pour autant à dire sa colère. Pour cela, il lui faudrait en passer par les signifiants de l'Autre, soit dire oui à son inscription dans la chaîne signifiante. Or, le récit fait état d'une toute-puissance divine. Le petit être ne lâche pas mot et s'endort d'épuisement. Il semble que l'auteure décrive là un état intermédiaire entre « le tube » et l'être parlant.

En effet, reprenons au moment où la mère incite l'*infans* à prononcer les mots « papa » et « maman ». L'auteure précise : « Le maître du langage, c'était lui. Jamais il ne s'abaisserait à répéter *Maman* et *Papa* <sup>7</sup>. » Apparaît en suivant ce qui relève de l'impossible pour l'*infans*, à savoir faire fonctionner la dimension de la différence. Il n'est pas en mesure de conceptualiser la différenciation entre les objets du monde et lui : « Dieu se conduisait comme Louis XIV : il ne tolérait pas qu'on dorme s'il ne dormait pas, qu'on

mange s'il ne mangeait pas, qu'on marche s'il ne marchait pas et qu'on parle s'il ne parlait pas. Ce dernier point, surtout, le rendait fou <sup>8</sup>. »

Dans cette première partie du récit, c'est bien la distinction entre *moi* et *pas moi* qui est en jeu. En jeu, mais pas réalisée. « Dieu », tel un « Louis XIV », est envahi par la colère quand le monde tourne indépendamment de lui. La différence est pourtant manifeste entre *l'infans* et les objets du monde (il y a des jouets dans son parc et l'entourage fait usage du langage), mais à cette *différence*, *l'infans* ne dit pas *oui*. Ce qui vient, c'est la colère.

Conceptualiser la différence aurait pour corrélat un effet de séparation. Pour qu'il y ait différence, il faut au moins deux termes, par exemple l'un et l'autre, ou le jour et la nuit. Mais conceptualiser cette opposition nécessiterait d'en passer par une symbolisation primordiale. Cela impliquerait la *Bejahung* <sup>9</sup>, c'est-à-dire un oui originaire, affirmation primordiale qui signe l'aliénation à la chaîne signifiante. Soit la mise en fonction du registre de l'Autre, à partir de quoi le monde sans signification des images pourrait s'ordonner en mots <sup>10</sup>.

Or, cette *Bejahung*, ce dire oui, se fait sur le mode de l'incorporation. Et justement, l'incorporation, c'est ce qui se produit dans la suite du récit, avec l'entrée en scène du « chocolat blanc de Belgique ».

## Acte II

La grand-mère, inconnue de *l'infans*, lui tend entre ses doigts un bâton blanchâtre. C'est une offre. « Dieu » est surpris. La grand-mère joint au geste la parole : « C'est du chocolat blanc de Belgique. »

De ces mots, Dieu ne comprend que *blanc* : il connaît, il a vu ça sur le lait et les murs [...] *C'est pour manger*, dit la voix [...] Dieu a peur et envie en même temps. Il grimace de dégoût et salive de plaisir. En un soubresaut de courage, il attrape la nouveauté avec les dents, la mâche mais ce n'est pas nécessaire, ça fond sur la langue, ça tapisse le palais, il en a plein la bouche – et le miracle a lieu. La volupté lui monte à la tête, lui déchire le cerveau et y fait retentir une voix qu'il n'avait jamais entendue : « C'est moi ! C'est moi qui vis ! C'est moi qui parle ! Je ne suis pas il ni lui, je suis moi ! » Tu ne devras plus dire il pour parler de toi, tu devras dire je [...] Ce fut alors que je naquis, à l'âge de deux ans et demi, en février 1970 [on note ici l'apparition d'une temporalité], dans les montagnes du Kansai, au village de Shukugawa [dimension spatiale] sous les yeux de ma grand-mère [soit la présence d'un autre et du regard de cet autre] et par la grâce du chocolat blanc <sup>11</sup> [miracle de l'incorporation concomitante d'un objet et du signifiant qui le représente]. »

C'est ainsi qu'Amélie Nothomb décrit la naissance du sujet de la parole. Naissance du sujet de la parole, du fait du passage de la perception de la chose (chose blanche imaginaire) à la symbolisation de cette chose (nommée par la grand-mère « chocolat blanc ») dans un vécu de plaisir (une jouissance qui relève du registre du réel) <sup>12</sup>.

\*

Quelle lecture pouvons-nous faire de ce récit ?

Au début, « le tube » végète, absolu indifférencié du chaos primordial. Pourtant, les exigences de la réalité s'imposent, des jouets dans le parc aux paroles de l'entourage... Autant de manifestations de la différence que « Dieu » rejette avec colère, signe que « Dieu » a bien perception d'un environnement qui lui échappe. Mais, quoi qu'il en soit, le processus de symbolisation n'opère pas : il s'ensuit un état intermédiaire de colère.

Puis se produit l'extraordinaire effet de gustation du « chocolat blanc ». Effet instantané : le goût du chocolat lui « déchire le cerveau ». L'effet se produit dans et par le corps. Corrélativement à la déchirante substance, l'enfant incorpore le signifiant, le tout servi par la grand-mère, personne physique présente, à la manière de l'adulte qui commente l'expérience de l'enfant au stade du miroir : la grand-mère s'adresse à lui, « c'est du chocolat blanc ! ». De façon concomitante, « Dieu » incorpore la substance, le signifiant qui la représente et la chaîne signifiante qui supporte le signifiant.

Conjointement à la naissance du sujet de/à la parole <sup>13</sup>, s'effectue le processus de séparation-individuation : « C'est moi ! C'est moi qui vis ! » Et à partir de ce moment le sujet se compte.

\*

Lacan a voulu produire une approche logique de ce moment inaugural de l'existence du sujet. Pour repérer ce qui fonctionne comme support de la différence (puisque le sujet se compte), il se réfère aux travaux de Freud concernant l'identification et en extrait l'*einzigster Zug* <sup>14</sup>, qu'il traduit par « trait unique <sup>15</sup> ». Mais Lacan n'en reste pas là, car l'*einzigster Zug* de Freud renvoie à l'identification dite secondaire, par laquelle un sujet trouve un signe identificatoire dans un trait de l'objet aimé. Or Lacan cherche à identifier ce qui se produit du fait de l'avènement de ce *dit premier*. Dans « Subversion du sujet... », il avance une première définition : « Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle. Il confère à l'autre réel son obscure autorité. Prenez seulement un signifiant pour insigne de cette toute-puissance [...] de cette naissance de la possibilité, et vous avez le trait unaire

qui, de combler la marque invisible que le sujet tient du signifiant, aliène ce sujet dans l'identification première qui forme l'idéal du moi <sup>16</sup>. »

Puis, dans un séminaire plus récent, *L'Envers de la psychanalyse*, nous trouvons une formulation à laquelle vient en écho l'expérience décrite par la romancière au moment précis où *l'infans* goûte le chocolat et où « la volupté lui monte à la tête, lui déchire le cerveau ». Lacan décrit le *trait unaire* « en tant qu'il commémore une irruption de jouissance <sup>17</sup> ». Effectivement, il y a bien consécutivement irruption de jouissance et mise en fonction du symbolique, l'irruption de jouissance venant faire éclore *une différence* dans le chaos du monde de *l'infans* : par la grâce du chocolat blanc, c'est différent.

Que le sujet se compte implique, pourrait-on dire, un renoncement à la jouissance de l'état d'absolu indifférencié, ou du moins la perte de cet état. Et du fait de cette perte, le sujet se marque (se compte) d'un trait. Un trait que Lacan s'est appliqué à conceptualiser comme *trait unaire*.

Pour expliquer comment le trait unaire entre en jeu, Lacan utilise l'exemple suivant : il a observé dans un musée une côte d'animal préhistorique couverte d'une série de traits dont il suppose qu'ils ont été tracés par un chasseur et que chaque trait représente un animal tué. « Le premier signifiant, c'est la coche, par où il est marqué, par exemple, que le sujet a tué *une* bête, moyennant quoi il ne s'embrouillera pas dans sa mémoire quand il en aura tué dix autres. Il n'aura pas à se souvenir de laquelle est laquelle, et c'est à partir de ce trait unaire qu'il les comptera. Le trait unaire, le sujet lui-même s'en repère, et d'abord, il se marque comme tatouage, premier des signifiants. Quand ce signifiant, cet un, est institué – le compte c'est *un un* <sup>18</sup> [...]. » Que chaque bête, quelles que soient ses particularités, soit comptée comme une unité signifie que le trait unaire introduit un registre qui est au-delà de l'apparence sensible. Dans ce registre qui est celui du symbolique, la différence ne se fonde plus sur l'apparence, laquelle relève de l'imaginaire. La ressemblance avec l'objet initial s'efface, l'inscription se différencie de son image.

Le trait unaire, parce qu'il permet le comptage, est le support de l'identification de l'individu. En effet, le sujet ne compte pas seulement des objets, il se compte lui-même. Il est impliqué de façon radicalement constituante dans une activité inconsciente de comptage. Le trait unaire est la première forme signifiante que le sujet parlant donne à son existence.

Avec l'illustration du chasseur qui coche un trait pour chaque bête tuée, Lacan montre que si l'objet est réduit à un trait, cela résulte de l'intervention

du signifiant. Le trait unaire n'est donc pas seulement ce qui subsiste de l'objet, il est aussi ce qui l'a effacé. Or, ce qui est effacé ne peut se dire.

Dans son séminaire de 1969, Lacan précise la fonction du trait unaire, à savoir qu'il sépare le corps du sujet de la jouissance illimitée – la sienne et celle de l'Autre. Cette séparation a pour conséquence une première perte<sup>19</sup>, la perte d'une part de jouissance de corps limitée, l'objet *a*. Lacan, dans son algèbre, écrit le trait unaire «  $1/a$ <sup>20</sup> ». Sous la barre gît la jouissance d'avant la marque, la marque de naissance du sujet barré.

Il découle de cette approche que le trait unaire se spécifie comme élément isolé. Il inaugure la différence. Il ne représente rien puisque la chose qu'il compte (qu'il chiffre) est effacée. Son inscription correspond à un effet de perte de jouissance d'où se produit la naissance du sujet (S barré)<sup>21</sup>.

---

\*↑ Intervention à la soirée du Réseau Enfance Psychanalyse, à Bordeaux, le 15 novembre 2022.

1.↑ A. Nothomb, *Métaphysique des tubes*, Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », 2002.

2.↑ Désigne ici un état de non-différenciation avec le réel du monde. Dans la tradition philosophique, *l'absolu* est ce qui existe par soi-même, sans dépendance. Ce qui est *absolu* n'a besoin d'aucune condition et d'aucune relation pour être. *L'absolu* ne dépend d'aucune autre chose. À *l'absolu*, on peut associer d'une part *l'inconditionnel* et *l'indéterminé*, et d'autre part le sens de *parfait*, *achevé* et de *totalité*.

3.↑ Dans un passage biblique, Moïse questionne Dieu : « [...] s'ils me demandent quel est ton nom, que leur répondrai-je ? » – Dieu dit à Moïse : « Je suis celui qui suis ». Et il ajouta : « C'est ainsi que tu répondras aux enfants d'Israël : Celui qui s'appelle *je suis* m'a envoyé vers vous » (Exode 3:7-8, 13-14). De la même façon, jusqu'à ses 2 ans et demi, « le tube » est.

4.↑ A. Nothomb, *Métaphysique des tubes*, *op. cit.*, p. 23.

5.↑ *Ibid.*, p. 24.

6.↑ *Ibid.*, p. 25.

7.↑ *Ibid.*, p. 26.

8.↑ *Ibid.*, p. 27.

9.↑ S. Freud, « La négation », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, Puf, 1985. *Bejahung*, mot allemand traduit par « affirmation », est un terme que l'on retrouve dans le texte de Freud « Die Verneinung ». Tout usage de la négation suppose une *Bejahung* préalable. La *Bejahung*, dont on n'a aucune trace directe, serait donc, par déduction, un préalable obligé, inévitable, de la négation, *Verneinung*. En effet, logiquement, il n'est pas possible de nier quelque chose qui n'existe pas ; la négation ne peut porter que sur quelque chose qui est déjà là, que sa présence soit ou non consciemment repérée comme telle.

10. ↑ M. Menès, *La « Névrose infantile », un trauma bénéfique*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2019, p. 73-74 : « Dans un premier temps, il faut supposer, la clinique des autistes le suggère, qu'il y a une certitude de l'existence, une qualité d'être qui se situe en amont du refoulement primaire. Puis se construit la distinction dedans/dehors par le jugement d'attribution. L'affirmation inaugurale, la *Bejahung*, qui constitue la distinction moi/pas moi, associée aux perceptions des premiers objets, se fait sous l'influence du principe de plaisir. »
11. ↑ A. Nothomb, *Métaphysique des tubes*, op. cit., p. 30.
12. ↑ M. Menès, *La « Névrose infantile », un trauma bénéfique*, op. cit., p. 74 : « Le lien entre le langage et le vivant se fait sur le corps par le biais des zones érogènes délimitées par les pulsions qui organisent la libido autour des expériences de satisfaction. Le corps est une surface, une enveloppe trouée. Dans l'extrait cité, c'est l'orifice bouche qui entre en jeu et le plaisir va prendre un nom donné par l'Autre : chocolat. La pulsion orale s'organise à partir de cet objet cause du désir. La suite du texte montre l'enfant sortir du mutisme où elle s'était enfermée depuis sa naissance. »
13. ↑ Qui dit sujet, dit sujet de l'inconscient, car le mot n'est pas la chose. Il y a eu refoulement. La chose est recouverte par le signifiant, d'où une perte. Perte de jouissance du vivant, que Lacan écrit *a*.
14. ↑ Les termes *einzigiger Zug* sont rencontrés sous la plume de S. Freud dans le texte original *Massenpsychologie und Ich-Analyse* (Liepzig, Wien, Zürich, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1921). Dans le chapitre traduit en français par « L'identification », Freud, précisant la deuxième forme d'identification, indique que la foule s'identifie au leader par le biais d'un seul trait emprunté à ce dernier : « [...] l'identification est [...] extrêmement limitée, et n'emprunte qu'un seul trait à la personne-objet ». Traduction : S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot et Rivages, 2001, p. 189-190.
15. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 6 décembre 1961.
16. ↑ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 808.
17. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 89.
18. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 129.
19. ↑ Cette perte première affecte les parlêtres. Elle est consécutive de l'effet négativant du langage. Cette perte première est à différencier d'une seconde perte, possible pour les sujets ayant procédé à une identification phallique, et qui consiste en ce que ces sujets cessent de s'identifier au phallus imaginaire. La seconde perte concerne la castration phallique, castration symbolique d'un objet imaginaire.
20. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 154.
21. ↑ C. Soler, « La répétition ne se produit qu'une seule fois », *L'En-je lacanien*, n° 15, Toulouse, Érès, 2010, p. 9-20 : « Son chiffre affecte seulement la jouissance d'un effet de perte, qui est identique à la production du sujet divisé. »